

un moment de sensibilité ridicule il jette tout cela aux orties ! Ah !...

Ces phrases, prononcées d'un ton saccadé, montraient qu'en énumérant avec un soin amer toutes les chances de réussite de son neveu, toutes les faveurs dont il était l'objet, le pauvre colonel retournait avec une sorte de plaisir cruel le poignard dans sa propre plaie. Décidément il ne pouvait comprendre l'indifférence d'Arthur pour le brillant avenir qu'il avait en perspective, ni se faire à l'idée de voir le nom des Garnier effacé des cadres de l'armée.

Le dîner fut servi sur les entrefaites et n'opéra pas, ainsi que Mélite l'avait espéré, une utile diversion. Entre chaque bouchée le vieillard continua de maugréer contre Mme Garnier, contre Arthur et même contre Mélite. Recueillant avec soin extrême tout ce qui pouvait être opposé à l'accomplissement de cette fatale résolution, il déclarait qu'en ce moment surtout, avec les bruits de guerre qui couraient, il était impossible, consciencieusement impossible d'y persister.

Mélite laissa couler le torrent et se garda bien d'alimenter le feu de la discussion par une contradiction maladroite. Quant il eut tout dit, le colonel dut forcément se taire. Mais, on le voyait, sa pensée restait tendue vers ce point fixe. En fumant silencieusement sa pipe, il poussait, en même temps que de longs jets de fumée, des soupirs prolongés qui prouvaient combien il se compiait dans son regret.

Mélite alors se permettait un léger sourire et puis se remettait à savourer dans le secret de son cœur le bonheur inattendu qui lui arrivait.

Le colonel se préparait à allumer une seconde pipe, quand la porte s'ouvrit devant Arthur. Il était pâle d'une violente émotion récemment éprouvée, mais son visage rayonnait d'une joie profonde. Il échangea avec Mélite un regard expressif, et dit que sa mère, se sentant un peu plus forte, voulait essayer une courte promenade, et qu'elle les attendait dans la rue.

Mélite se tourna vers son père et l'interrogea des yeux.

— Va, dit-il d'un ton bourru, je ne veux pas sortir encore.

Mélite passa dans son appartement et en revint presque aussitôt. Elle embrassa le vieillard, qui feignait de ne pas s'apercevoir de la présence d'Arthur, et descendit.

Mme Garnier l'attendait en effet. Elle sourit doucement, prit le bras de son fils, et, se penchant vers la jeune fille :

— Sa démission est écrite, elle part demain, murmura-t-elle. Plus de séparation ; je suis trop heureuse, et c'est à toi que je le dois !

Ils gagnèrent la promenade de la ville et prirent une allée déserte. L'ombre du soir descendait sur les hauts tilleuls, l'air était tiède et tout chargé de senteurs embaumées. C'était un de ces moments où la nature semble ouvrir son sein pour en laisser échapper de mystérieuses émanations, et, sous le coup de cette douce influence qui, par les secrètes relations que le Créateur a établies entre le monde sensible et le monde moral, agissent sur l'âme humaine, il se fait un épanchement du trop-plein du cœur. La mère osait enfin raconter ses souffrances dans toute leur acuité ; le fils ses défaillances, ses dégoûts, ses hésitations. Mélite écoutait émue et charmée, car si Mme Garnier, dans son égoïsme maternel, ne pensait encore qu'à son propre bonheur, Arthur avait su de mille façons délicates faire sentir à la jeune fille qu'elle était bien pour quelque chose dans ses regrets passés et dans la joie qu'il éprouvait à recouvrer sa liberté.

Quand ils rentrèrent en ville, sept heures sonnaient à l'église paroissiale. Ce ne fut donc pas sans un certain étonnement qu'ils aperçurent au coin de la place, ordinairement déserte à cette heure, un groupe compacte d'hommes et de femmes de toute condition. C'était à qui s'approcherait le plus près possible du mur de la mairie, sur lequel apparaissait une large et longue affiche de papier blanc.

Peu curieux au fond de ce qui pouvait provoquer cet intérêt si vif, les trois promeneurs allaient passer outre sans s'arrêter, quand les yeux d'Arthur